FICTION ET RÉALITÉ

Ce matin-là, cinq personnes étaient réunies dans la salle principale du poste de police. Un endroit plutôt sobre, avec un plafond blanc et des murs de la même couleur. La pièce était quand même assez grande. Chaque individu était assis sur une chaise avec un bureau en face de lui. Cependant, il y avait un homme qui était debout, devant le groupe. Il était petit et gros, avec une grosse face. En plus, il était chauve, c’était le capitaine Mathieu Côté. Il s’adressait aux autres en ces termes :

- Officiellement, nous faisons partie de la police municipale, mais en réalité nous sommes membres de la PPS, c’est-à-dire la Police Politique Séparatiste. Nous sommes au service du Parti indépendantiste, afin de l’aider à faire de notre province un pays indépendant qui aura un siège à l’ONU et un hymne national. Notre mission est noble, vous devez être fiers de faire partie de cette unité d’élite. En quelque sorte, nous sommes une gestapo des temps modernes. Notre travail consiste à combattre les fédéralistes et les communistes. Par ailleurs, il me fait grand plaisir d’être avec vous aujourd’hui, avant d’aller plus loin, avez-vous des questions à me poser ?

Une main se leva, c’était celle d’un homme aux cheveux blancs courts. Il s’agissait du lieutenant John Parizeau, il parla :

- Mon cher capitaine, je voudrais tout simplement savoir, quels sont nos dossiers prioritaires de ce temps-là ?

L’homme de 46 ans, avec une grosse moustache brune, répondit rapidement au questionnement de son subalterne.

- Nous en avons deux. Premièrement, nous effectuons la surveillance d’un groupe d’anarchistes qui sont évidemment en réalité des communistes. Ils se prétendent mondialistes, mais en fait, on peut dire qu’il s’agit de fédéralistes. En tout cas, une chose est certaine, ils ne sont pas favorables à l’indépendance de notre province, puisqu’ils veulent un gouvernement mondial, ils sont complètement fous. En outre, nous les soupçonnons de vouloir faire des attentats terroristes. Nous les avons à l’œil, afin d’accumuler des preuves et à un moment donné nous procéderons à leur interpellation. Notre autre dossier prioritaire c’est celui de Steve Morrison. Cet individu a étudié en sciences politiques et refuse d’intégrer les rangs du Parti indépendantiste, c’est vraiment un effronté. Il fait présentement un doctorat. Par surcroît, il ne veut pas écrire des articles séparatistes pour le quotidien L’Indépendantiste. Il va de soi, que nous le surveillons systématiquement et en plus nous lui faisons du trouble, afin de le faire plier. Après un certain temps, je vous le dis, on va se tanner, s’il ne veut pas comprendre notre bon sens, on va l’envoyer réfléchir en prison. Nous n’avons pas le choix, notre machine politique doit fonctionner à plein régime, car nous devons absolument gagner le prochain référendum et devenir un État souverain. Avez-vous d’autres questions ?

Une voix féminine se fit presque aussitôt entendre. C’était une belle grande jeune femme, aux longs cheveux blonds. Il s’agissait de la lieutenante Claudette Charron.

- Capitaine Côté, je suis nouvelle dans la PPS, alors je veux savoir de quels moyens nous disposons pour accomplir notre travail ?

L’homme à la grosse moustache brune était réputé pour sa grande efficacité, il répondit rapidement à la jeune policière.

- Nous avons plusieurs outils à notre service. Au point de départ, il y a l’écoute des lignes téléphoniques. Déjà, nous faisons l’audition des téléphones de plusieurs individus. Par exemple, des politiciens, des artistes, des syndicalistes, des intellectuels et aussi des journalistes. Cependant, il peut arriver parfois, que nous espionnions d’autres types de personnes. Nos écoutes sont continuelles ou sporadiques, ça dépend des dossiers. Nous surveillons également le courrier des gens, c’est utile pour leur créer des problèmes. Nous plaçons aussi des micros dans différents endroits. De plus, nous pratiquons la filature. Un autre outil de travail, que nous utilisons fréquemment, c’est de contacter les intervenants dans la vie des personnes surveillées, afin de déranger le déroulement de leurs existences. Ainsi, ça peut être des docteurs ou encore du personnel médical dans les hôpitaux. Quand c’est nécessaire, nous créons même des fausses preuves, afin de pouvoir faire des arrestations, puis obtenir des condamnations devant les tribunaux. Pour atteindre notre objectif principal, c’est-à-dire que notre province devienne enfin un pays indépendant, nous ne reculons devant rien. Avez-vous d’autres interrogations à formuler ?

Après un bref moment de silence, la lieutenante Mireille Facal, une femme de grandeur moyenne ni grosse ni maigre intervint :

- Patron, que ferons-nous dans les prochains jours ?

Le capitaine Côté gratta sa grosse tête chauve à l’aide des doigts de sa main droite, puis dit :

- Grâce aux informations, que nous avons obtenues, nous savons que les jeunes communistes vont faire une réunion importante demain, dans un lieu qu’ils pensent secret. Mais nous connaissons déjà cet endroit qui est truffé de micros. Après demain, nous ferons donc une séance d’audition. Pour demain, je vous donne congé, profitez-en pour relaxer un peu, car notre métier est plutôt stressant. Mais toi, mon ami Robert, mon vieux pote, tu n’as pas encore placé un mot, es-tu malade ? Dis-moi comment ça va aujourd’hui ?

Le lieutenant Robert Martineau, un homme grand et gros, ne répondit pas tout de suite, il semblait un peu songeur. Puis, tout à coup, il se mit à parler :

- Ne t’en fais pas Mathieu, ça va très bien, je ne suis pas malade, je pensais, tout simplement, à différentes affaires personnelles. Moi, j’aime être dans le feu de l’action, j’adore partir à la chasse aux sorcières, procéder à des arrestations, puis après les incarcérations. Nous ne manquons pas de gibiers, il y a beaucoup de fédéralistes et de communistes. Je suis content d’apprendre, que nous avons du pain sur la planche. À part ça Mathieu, as-tu d’autres informations à nous communiquer ?

- Pour l’instant, c’est à peu près tout ce que j’avais à vous dire. Nous nous reverrons après la réunion secrète des jeunes étudiants. Alors, je vous souhaite une bonne soirée et à bientôt.

En partant, chaque individu serra la main du capitaine Côté, ils avaient tous le gros sourire aux lèvres. Ensuite, ils quittèrent le poste de police et firent route vers leurs domiciles respectifs. Dans leurs cœurs, ils étaient fiers de travailler pour le mouvement indépendantiste. Ils étaient persuadés, que leurs efforts donneraient des résultats concrets lors du prochain référendum qui allait être le troisième. Cette nuit-là, ils rêvèrent tous que leur province était enfin devenue un pays indépendant.

Dans une cabane, dans un petit bois à proximité de la ville, un lieu qu’ils croyaient secret, quatre jeunes personnes discutaient. Elles prenaient place autour d’une table ronde, au centre de la pièce qui était la seule de la construction. À part la table et les quatre chaises, il n’y avait pas grand-chose dans la place. Une seule fenêtre et une lumière au plafond. Ils n’étaient, pas du tout au courant, qu’il y avait plusieurs micros et qu’ainsi la PPS les écoutait. Une grande jeune femme, aux longs cheveux bruns, vêtue d’une tunique verte et d’un pantalon bleu parlait aux autres. C’était Mélodie Delavenir.

- Ça me fait plaisir d’être en votre compagnie, il est bon de se rencontrer une fois de temps en temps. Après tout, nous sommes des amis depuis notre enfance. En plus, nous sommes tous étudiants à l’université. C’est intéressant de parler entre nous, mais j’aimerais que nous fassions des activités extérieures en groupe. Stéphane as-tu quelque chose à nous proposer ?

Stéphane Lemalin avait 19 ans et étudiait en sociologie. Il était petit et maigre et avait des cheveux roux courts. Il dit :

- Ce n’est pas pire, car c’est l’été. Mais l’hiver, je trouve ça moins drôle, il me semble, qu’il serait bon de s’évader un peu. Ainsi, pendant le prochain arrêt des cours, du temps des fêtes, nous pourrions aller dans le sud, ça nous donnerait des forces pour faire nos travaux scolaires. Pour l’instant, je n’ai pas d’autres idées, mais toi Euclide as-tu une suggestion à nous faire ?

Euclide Lebolide avait des cheveux bruns qui lui tombaient sur les épaules. Il était un peu plus grand que la moyenne. Il avait 22 ans et étudiait en sciences politiques. Il répondit presque immédiatement à la question de son ami.

- Moi, je suis un fervent de l’action politique. Évidemment, il n’est pas question de faire des attentats terroristes. Mais, nous pourrions participer à différentes manifestations ou encore en créer nous-mêmes. Étant donné, que nous sommes contre l’indépendance de notre province, nous n’irons pas aux contestations séparatistes. Je suis un anarchiste mondialiste, mon grand rêve c’est l’instauration d’un gouvernement mondial sur Terre. Cependant, lorsqu’il y aura des manifestations socialistes, comme celles organisées par les syndicats, nous pourrons faire acte de présence. Mais, il n’y a rien en vue avant quelques mois. Il nous faudrait une activité à plus court terme. Toi Michèle, peux-tu nous aider ?

Elle avait 23 ans et était étudiante en journalisme. La très belle Michèle Durocher était de grandeur moyenne et avait de longs cheveux noirs. Elle s’empressa de parler.

- Effectivement, je pense être en mesure de nous venir en aide. L’autre jour, en prenant une marche de santé dans mon quartier, j’ai remarqué un campement de sans-abris. C’est assez important, il y a même quelques dizaines de tentes. Nous pourrions les visiter, pour les appuyer et possiblement demeurer avec eux pendant quelques jours. Nous n’avons qu’à amener nos tentes. Mon projet pourrait se réaliser dans les prochaines semaines qu’en pensez-vous ?

Mélodie Delavenir, une jeune femme de 20 ans, qui étudiait en philosophie, portait une tunique verte et un pantalon bleu cette journée-là. Sans attendre, elle s’exprima au sujet de l’interrogation de son amie Michèle.

- Je trouve ton idée très intéressante. C’est certain, qu’il faut soutenir ces pauvres gens qui sont obligés de vivre dans des abris de fortune. Je pense, que même en période estivale, ça doit être assez difficile, mais je n’ose imaginer en plein mois de janvier. Dans les prochains jours, je vais m’acheter une petite tente et un sac de couchage. Je crois, qu’il faudra occuper les lieux le temps nécessaire pour faire réagir les autorités gouvernementales. Donc, je suis partante. Toi Euclide, seras-tu avec nous ?

L’étudiant en sciences politiques qui était habillé d’un pantalon brun et d’une chemise bleue dit :

- C’est merveilleux, c’est une action politique concrète, que nous ferons bientôt. J’ai bien hâte d’y participer. Il sera intéressant de discuter avec les gens qui habitent ce campement. En attendant, il faut réfléchir pour trouver des façons de les aider. Idéalement, L’État devrait s’en occuper, mais ces maudits gouvernements de droite qui se succèdent, se foutent complètement des êtres humains qui sont abandonnés dans les rues, ça fait monter la révolte dans mon cerveau ! Il tourna la tête du côté gauche et poursuivit. Stéphane Lemalin, peut-on compter sur toi ?

Le petit et maigre étudiant en sociologie portait un jeans et un t-shirt blanc, il répondit :

- Je suis parfaitement en accord avec ce projet. Ça va nous occuper un peu, au lieu de tout simplement parler d’un peu n’importe quoi. En ce qui me concerne, j’ai déjà une tente et un sac de couchage, alors je suis prêt à devenir un sans-abri contestataire. Alors Michèle, quelle est la suite ?

La très belle étudiante en journalisme, vêtue d’une splendide robe rouge. Ça donnait un effet spécial, avec ses longs cheveux noirs, parla :

- C’est très bien, notre idée est maintenant en route. Dès demain, lorsque je prendrai une marche, je vais aller prendre contact avec les campeurs et parler avec eux. Je vais leur mentionner notre projet et je verrai bien leur réaction. Je vous en reparlerai à notre prochaine rencontre. En outre, je vais contacter quelques médias fédéralistes, ça va déranger l’inhumain gouvernement séparatiste d’extrême droite qui nous gouverne.

Bien installés, dans la grande salle, ils écoutèrent attentivement l’enregistrement de la réunion des jeunes étudiants, grâce au système de son du poste de police. Puis le capitaine Mathieu Côté se leva debout et entretint ses troupes avec les propos suivants :

- Comme moi, vous avez bien entendu, ces gens-là ont l’intention de faire le mal. Ainsi, nous devons toujours avoir à la mémoire, que c’est l’intention qui compte. Ils disent qu’ils ne veulent pas faire d’attentats terroristes, mais dans notre travail, nous avons le devoir de décortiquer le véritable message derrière tout ça. En fait, il est évident, que cela démontre, hors de tout doute raisonnable, qu’ils envisagent, à un moment ou à un autre, d’accomplir des attentats terroristes quelque part dans notre belle province. N’oublions jamais que nous sommes en présence de communistes fédéralistes. Ils ont même osé affirmer, que notre cher gouvernement indépendantiste était d’extrême droite, alors qu’en réalité nous sommes gouvernés par des sociaux-démocrates. En plus, ils sont contre l’indépendance. Il est certain qu’éventuellement, il se passera quelque chose, car les fauteurs de troubles doivent être absolument punis, c’est un principe fondamental de justice dans une société démocratique. Avez-vous d’autres éléments à ajouter ?

La lieutenante de la PPS Mireille Facal, une femme de 35 ans, vêtue d’une robe verte ce matin-là, se dépêcha à formuler sa pensée.

- Mon esprit est renversé par les paroles de ces jeunes étourdis. Il va falloir, un jour ou l’autre, qu’ils se fassent dompter. Ils envisagent de faire des manifestations, ça va créer des problèmes et des frais pour notre société, alors que les finances de l’État sont au bord du gouffre, c’est totalement inadmissible ! Nous devons les avoir à l’œil et accumuler des preuves et si nécessaire en inventer. Et toi John, quel est ton avis au sujet de ces jeunes énergumènes ?

John Parizeau, un homme de 62 ans, lieutenant dans la PPS depuis plusieurs années, n’avait pas froid aux yeux, il avait accompli dans sa vie plusieurs enquêtes dangereuses. Il répondit à sa consœur avec sa grande sagesse.

- Aucun doute, nous devons exercer une surveillance systématique de ces individus, car il s’agit de potentiels terroristes. Il ne faut jamais oublier qu’il s’agit de communistes fédéralistes mondialistes, nous sommes en présence d’ennemis de l’État, nous devons les combattre à tout prix. Ils n’avaient qu’à agir, comme du monde et intégrer les rangs du Parti indépendantiste. Ils songent même à s’enfuir dans le sud. Selon moi, il faut faire quelque chose, avant qu’ils ne mettent leur projet à exécution.

À sa gauche Claudette Charron, habillée de jeans qui moulait bien son beau corps et d’une splendide chemise noire, trépignait d’impatience, la jeune femme coupa la parole au vieux limier et dit :

- Ça n’a aucun sens, ils veulent même aller encourager et aider des sans-logis à perpétuer leur campement illégal, c’est épouvantable ! C’est évident, comme deux et deux font quatre, nous sommes en présence de communistes. En ce qui concerne les clochards, ils n’ont qu’à se botter le derrière. Ils n’ont qu’à se trouver du travail et après ils seront capables de se payer un logement convenable. Elle fixa son confrère Robert, puis continua. Toi Robert, que penses-tu de ce groupe de jeunes membres inutiles ?

L’homme de 42 ans, aux cheveux noirs courts, qui portait un veston et un pantalon noirs avec chemise blanche, parla avec sa voix très grave, ça mettait plus de sérieux dans la place.

- Nul doute, ces jeunes sont potentiellement très dangereux, ils représentent une menace pour l’ordre public. Il est de notre responsabilité de les surveiller de très près. Imaginez, si des bombes se mettent à exploser aux quatre coins de notre ville. Ils se prétendent mondialistes, mais en réalité nous savons très bien, qu’ils sont fédéralistes, nous avons donc l’obligation de leur causer des problèmes. Notre ethnie est en train de disparaître, à cause de l’immigration massive, que nous impose le gouvernement fédéral. Afin d’avoir le contrôle total sur l’immigration, nous devons devenir un État indépendant. Donc la victoire au prochain référendum est une priorité absolue, pour notre peuple, c’est une question de vie ou de mort ! Ils se levèrent tous debout et l’applaudirent, à tout rompre, pendant environ cinq minutes, puis il poursuivit. Pour en revenir à nos moutons, dans le réel, selon moi, nous devons poser des gestes concrets pour contrecarrer les activités subversives de ce groupuscule fédéraliste et communiste. Alors, mon cher capitaine, allons-nous, un jour ou l’autre, procéder à l’arrestation de ces criminels, afin de les incarcérer et de pouvoir ainsi leur mettre du plomb dans la tête ?

Le capitaine de la PPS ne répondit pas tout de suite, il donna l’impression de réfléchir un peu, puis après une trentaine de secondes, il dit :

- Je trouve que l’enquête va bien, nous accumulons des preuves. Il est certain qu’un jour ou l’autre, nous allons procéder à leur interpellation, car ces jeunes têtes folles représentent un risque élevé pour notre société démocratique. De ce temps-là, je pense à tout ça. Il me reste à déterminer le moment exact de notre intervention. Mais soyez sans crainte, vous serez informés un peu à l’avance. Pour aujourd’hui. Ça va être tout, je vous souhaite un bon retour à la maison.

Ils se levèrent et quittèrent calmement le poste de police, tout en discutant un tantinet entre eux.

Steve Morrison, un homme de 42 ans, était plutôt de nature solitaire. Il habitait seul dans un petit logement. À 27 ans, il compléta une maîtrise en sciences politiques, puis il travailla dans la fonction publique et également dans le journalisme. Depuis quelques mois, il effectuait un retour aux études, il était étudiant au doctorat en sciences politiques. Il était un peu plus grand que la moyenne et avait des cheveux brun pâle qui lui tombaient sur les épaules. Il était non-conforme et s’intéressait au phénomène de la montée de l’extrême droite dans le monde occidental, c’était d’ailleurs le sujet de sa thèse doctorale. Son appartement avait trois pièces, une chambre, un salon et une cuisine. Évidemment, il y avait aussi les toilettes. Il appréciait son logis, car il était situé à proximité de l’université. Une petite marche d’une dizaine de minutes et il parvenait au pavillon des sciences sociales.

Ce matin-là, il était dans la cuisine, installé à la table, il buvait une grosse tasse de thé. Il réfléchissait un peu au sujet de sa vie. Il se sentait comme surveillé par des gens de l’extérieur, parfois il avait l’impression d’être suivi. Il pensait même que sa ligne téléphonique était sous écoute. En plus, de temps en temps, il ne recevait pas des lettres importantes, son courrier postal était probablement vérifié par des agents sociétaux. Il se rappelait les rencontres avec son médecin de famille qui lui faisait des recommandations politiques. Il lui disait même d’écrire des articles pour l’indépendance de la province, un peu étrange comme conseil médical. Il avait commencé à fumer la cigarette assez jeune, vers l’âge de 13 ans. À 35 ans, il se retrouva avec un cancer du poumon, même s’il avait arrêté de fumer deux ans auparavant. Un chirurgien lui enleva la moitié d’un poumon et une tumeur maligne de plus de sept centimètres de longueur. Aujourd’hui, il était complètement guéri. Mais tout au long de sa chimiothérapie de seize semaines, le personnel médical fut agressif avec lui, ce n’était pas normal. C’était très difficile à endurer, car à chaque semaine, il était de plus en plus faible. On le faisait souffrir de différentes façons, par exemple des installations interminables de cathéter. En plus, les oncologues lui répétaient, qu’il ne s’en sortirait pas, histoire de miner son moral. Il sentait comme une présence en arrière de tout ça. Assez fréquemment, le personnel médical lui faisait des allusions séparatistes. Malgré tout, il passa au travers, il vainquit la terrible maladie ! Tout allait bien maintenant. Soudainement, le téléphone se fit entendre, il alla répondre.

- Bonjour, Steve Morrison à l’appareil, comment puis-je vous aider ?

- Bonjour Monsieur Morrison, je suis Annette Tremblay de Sondages BBC International, acceptez-vous de répondre à un sondage politique ?

- Oui, si ce n’est pas trop long.

- Soyez sans crainte Monsieur Morrison, ça ne sera pas très long. Voici ma première question. Aux prochaines élections, avez-vous l’intention de voter pour le Parti indépendantiste, oui ou non ?

- Non.

- Maintenant ma deuxième et dernière question est la suivante. Êtes-vous pour l’indépendance de notre province, oui ou non ?

- Non.

- C’est une mauvaise réponse Monsieur Morrison. Il aurait été préférable pour vous de dire oui. Dans le futur, vous devrez assumer les conséquences de votre geste.

Elle raccrocha et la conversation se termina ainsi. Il retomba dans ses pensées. Il avait peur, car il ne savait pas ce qui se tramait contre lui.

Une fois de plus, ils faisaient une réunion dans leur cabane située dans un petit boisé, près de l’agglomération urbaine. Comme à l’habitude, la Police Politique Séparatiste (PPS) était à l’écoute. La belle Michèle Durocher, avec son visage angélique, parlait :

- Hier, lors de ma marche quotidienne, je suis allé m’entretenir un peu avec les sans-abris qui sont dans le parc près de chez-moi. Ils sont très ouverts à nous accueillir parmi eux. Ils n’ont pas non plus de problème avec la venue de certains médias. D’ailleurs, ces derniers sont d’accord pour couvrir notre occupation, je les ai aussi contactés. Je suis certaine, que nous allons nous amuser un peu, nous pourrons en profiter pour faire la fête un peu.

Stéphane Lemalin, l’étudiant en sociologie, aux cheveux roux frisés, enchaîna tout de suite.

- Moi, je suis entièrement d’accord avec toi Michèle, nous sommes jeunes, nous allons faire le party un peu. Je vais amener toute la marijuana que j’ai chez-moi, ça fait à peu près une cinquantaine de grammes, on va pouvoir se rouler pas mal de pétards avec ça. Michèle, est-ce qu’il y a un dépanneur ou une épicerie dans le coin du parc ?

- Oui, il y a un dépanneur juste à côté du parc, mais pourquoi me poses-tu cette question Stéphane ?

- Ça va nous permettre de faire un peu plus la fête, nous pourrons aller acheter de la bière, nous pourrons en donner quelques bouteilles aux sans-logis, ça va leur apporter un peu de plaisir dans leur triste vie. Es-tu d’accord Mélodie ?

L’étudiante en philosophie de 20 ans, aux magnifiques longs cheveux bruns, dit :

- Je suis partante, ça m’intéresse de m’amuser un peu. C’est certain, nous devons nos distraire un peu pendant notre jeunesse, car ce temps ne reviendra pas. Mais, il faudra faire attention de ne pas faire trop de bruit, car je crains une intervention de la police. En étant trop bruyants, des gens qui habitent dans le secteur pourraient porter plainte contre nous, nous aurons donc l’obligation d’être prudents. Euclide, quel est ton avis ?

Euclide étudiait sérieusement, il passait plusieurs heures à la bibliothèque de l’université et faisait la rédaction de longs travaux socialistes libertaires, ses professeurs n’appréciaient pas nécessairement. Le jeune étudiant en sciences politiques qui était vêtu d’un pantalon brun et d’une chemise bleue, s’exprima :

- C’est bien beau de fêter, mais il n’y a pas que ça dans la vie. Il y a aussi des choses sérieuses, comme la remise en question du monde dans lequel nous vivons. Ainsi, je propose que nous ayons des discussions sérieuses avec les démunis du parc, afin de trouver des solutions pour les aider, les sortir enfin de la misère, nous avons l’obligation de faire quelque chose. En plus, il serait bon de mettre au point des plans révolutionnaires, afin de chambarder notre maudite société. Pour l’instant, je n’ai pas rien d’autre à ajouter.

La très belle Michèle Durocher reprit la parole. Elle aimait bien contrôler la situation.

- Tu as raison Euclide, dans la vie on ne peut passer son temps à se divertir, il y a également des affaires sérieuses. Selon moi, il est possible de concilier les deux. On peut s’amuser, tout en imaginant des bons projets. Seras-tu avec nous Euclide ?

- Ça va, je serai moi aussi un campeur. J’ai bien hâte, mais quand irons-nous rejoindre nos amis les sans-abris ?

- Je vous donne rendez-vous, dans une semaine à neuf heures du matin à l’entrée principale du parc, dit Michèle.

Il n’avait pas de cours, cette journée-là, car c’était dimanche. Il n’avait pas l’intention non plus de se rendre à la bibliothèque, il prenait une journée de congé. Il allait en profiter pour relaxer un peu. Il envisageait faire une marche dans l’après-midi, car c’était une belle journée ensoleillée. C’était l’été, mais il poursuivait quand même ses études doctorales. Son directeur de thèse était comme lui, il était incapable de s’arrêter. Tout à coup, il entendit frapper fortement dans sa porte. Il se leva rapidement, afin d’aller voir ce qui se passait. Il ouvrit la porte et aperçut un homme grand et gros et un autre petit et gras. Les deux individus, à l’allure patibulaire, étaient habillés de la même façon, veston, pantalon et cravate de couleur noire, avec une chemise blanche. Le plus grand des deux se mit à parler :

- Bonjour Steve Morrison, je suis le lieutenant Robert Martineau de la Police Politique Séparatiste (PPS) et mon compagnon c’est le capitaine Mathieu Côté. Nous te rendons visite aujourd’hui, parce que nous avons des questions à te poser et des choses très importantes à te dire. Pouvons- nous entrer chez-toi ?

Le solitaire, aux yeux bleus, était surpris, sans vraiment l’être. Il n’avait guère le choix, il était comme dans l’obligation d’obéir. Alors, il dit :

- Ça ne me fait pas vraiment plaisir de vous voir, mais je m’attendais un peu à ce genre de rencontre. Ça va nous permettre de clarifier la situation. Suivez-moi, nous allons nous rendre au salon, pour être plus à l’aise pour discuter.

Ils le suivirent, en silence, jusqu’au salon. Les deux policiers prirent place sur le divan et Steve Morrison s’installa sur le fauteuil en face d’eux. Le capitaine Mathieu Côté, un homme de 46 ans, à la tête chauve et à la grosse moustache brune, lança la conversation :

- En premier lieu, mon cher ami Steve, je tiens à te signaler que moi et mon confrère Robert sommes des fanatiques du séparatisme et nous sommes très fiers de l’être. En plus, nous haïssons profondément les communistes. Steve, nous te surveillons, parce que tu étudies en sciences politiques et que tu as un certain talent pour l’écriture. Nous pensons, que tu peux être utile pour notre cause. Maintenant, tu vas répondre à quelques questions fondamentales. Premièrement, es-tu communiste Steve Morrison ?

L’homme, aux cheveux brun pâle assez longs, dit :

- Non, je suis un socialiste libertaire démocratique. Je suis pour une société dans laquelle il y a des élections avec des partis politique de gauche, de droite ou encore d’autres qui se situent plus au centre. Dans une société communiste, il n’y a que le Parti communiste. En outre, je suis pour la libre entreprise, avec une participation de l’État dans l’économie. Dans un pays communiste, l’économie est entièrement contrôlée par l’État.

Le capitaine Mathieu Côté qui avait un gros visage s’empressa de répliquer :

- À mon avis, tu es une sorte de communiste. Socialiste ou communiste, c’est du pareil au même. Qu’en pensez-vous lieutenant Martineau ?

L’officier de police, grand et gros de 42 ans, exprima sa pensée :

- Mon cher capitaine, je suis totalement en accord avec vous, vous avez tout à fait raison. Les socialistes, les libéraux, les anarchistes, les terroristes et les sociaux-démocrates sont en réalité des communistes. Tous les membres de la PPS ont le devoir de les avoir à l’œil et de procéder à leur arrestation si nécessaire.

- C’est très bien lieutenant Martineau. J’ai une autre question pour toi Steve Morrison, es-tu pour l’indépendance de notre province ?

Le politologue s’attendait à cette interrogation. Il avait horreur de mentir, alors il décida, tout simplement, de dire la vérité :

- Je suis contre l’indépendance de notre province. Je l’admets, je suis un rêveur, je suis un mondialiste, je suis pour la formation d’un gouvernement mondial. En outre, je veux avoir la véritable liberté de penser et d’écrire, puisque nous vivons supposément dans le Monde Libre. Je veux être en mesure de critiquer tous les partis politiques et ça inclut le Parti indépendantiste. Pouvez-vous accéder à mes demandes ?

Ça commençait à chauffer un peu dans la cervelle du capitaine. Il répondit en haussant le ton.

- Tu es un peu trop exigeant Steve. Si j’appliquais nos règles normales de fonctionnement, pour de tels propos, je t’arrêterais sur le champ et je t’enverrais croupir dans une cellule, sans même passer devant un tribunal. Mais, je suis prêt, à te donner une chance, si tu acceptes de faire un effort et d’enfin comprendre le gros bon sens. L’heure est grave, avant-longtemps, il y aura un troisième référendum et nous devrons absolument le gagner. C’est la dernière chance qu’aura notre peuple de se libérer de l’État fédéral oppresseur et ainsi notre nation pourra enfin s’affirmer. Si nous ne devenons pas un pays indépendant, notre peuple va peu à peu disparaître, c’est donc une question de vie ou de mort ! Nous devons donc absolument agir pour parvenir à une victoire référendaire, c’est un impératif ! Tu dois collaborer, car c’est ton devoir. Ce n’est pas très compliqué, tu devras produire des articles séparatistes d’extrême droite pour le journal L’Indépendantiste. Tu devras écrire, que c’est de ce type d’indépendance, que nous avons besoin pour nous épanouir pleinement. Dans tes papiers, tu devras te prononcer contre l’immigration, car les immigrants ne deviennent pas séparatistes. En plus, tu feras savoir aux lecteurs, que tu es pour la réduction de la taille de l’État et qu’ainsi nous aurons une saine administration, il n’y aura plus de déficits. Tu devras également écrire, que tu es pour l’augmentation des subventions pour les entreprises. Il faudra aussi, que tu mentionnes, que tu es pour une baisse d’impôt pour les gens riches. Par ailleurs, pour augmenter les revenus de l’État, il faudra augmenter les taxes à la consommation et l’impôt pour les travailleurs. Par surcroît, tu devras te prononcer en faveur de la privatisation du système de santé, car le secteur privé est beaucoup plus efficace que le secteur public. Nous aurons ainsi de meilleurs soins pour la population et en plus des capitalistes feront des profits. Ne t’en fais pas trop mon cher Steve, tu n’es pas le seul journaliste qui collabore avec nous, il y en a déjà plusieurs dans notre équipe. Tu dois céder Steve, tu dois réfléchir rapidement à la question, car tu pourrais avoir de sérieux problèmes. Par exemple, lorsque tu seras malade. Ton médecin de famille est sous notre contrôle et tu es fiché dans tous les hôpitaux de la province. Les employés du système de santé obéissent aux différents corps policiers. En plus, ta ligne téléphonique est sous écoute et nous surveillons de près ton courrier postal. Alors Steve Morrison, nous te donnons une semaine pour penser à tout ça, à bientôt.

Steve baissa la tête et ne dit pas un mot. Les deux fascistes se levèrent et quittèrent le logement calmement, le sourire aux lèvres, avec le sentiment du devoir accompli.

Ça faisait un peu plus de deux heures, qu’ils étaient arrivés au campement des sans-abris. Il y avait quelques nuages, mais il ne pleuvait pas, leurs tentes étaient installées, ils discutaient entre eux. C’était Mélodie Delavenir qui avait la parole.

- Ça me révolte de voir, que des gens sont obligés de vivre dans des tentes, pas seulement l’été, mais aussi en plein mois de janvier, dans un pays riche et supposément démocratique, ça n’a pas de maudit bon sens ! Toi Stéphane, es-tu affecté par cela ?

Le jeune étudiant en sociologie qui portait un jeans et un gilet à manches courtes de couleur noire dit :

- Il faut absolument que l’État ordonne la construction de logements décents pour tous les sans-logis de la province, dans les plus brefs délais, au lieu de subventionner les multinationales à coup de milliards de dollars. Je suis quand même content d’être ici pour soutenir des démunis qui ont aussi le droit de vivre une vie convenable comme tout le monde. Toi Euclide, qu’en penses-tu ?

Le jeune étudiant en sciences politiques, aux yeux verts, répondit les propos suivants à son ami :

- Il ne faut pas s’attendre à des miracles de la part d’un État de droite. Ça fait longtemps, qu’il y a des sans-abris et l’État ne fait rien, leur nombre ne fait que croître. Il faut forcer ce gouvernement à poser des gestes concrets. Dans les prochains mois, nous devrons organiser des manifestations un peu partout dans la province, c’est une situation intolérable. Michèle es-tu d’accord avec moi ?

La réponse de la belle Michèle Durocher, étudiante en journalisme, ne se fit pas attendre.

- Euclide ma pensée rejoint la tienne, ce gouvernement séparatiste de droite se fout complètement de tous les pauvres, pas seulement de ceux et celles qui sont obligés de vivre dans la rue ou dans des tentes. Les ressources gouvernementales pour les aider sont insuffisantes, ça doit changer au plus vite. Notre mission, c’est de conscientiser la population à cette situation inacceptable.

Elle arrêta de parler, car deux personnes arrivaient près d’eux. Il s’agissait d’un homme et d’une femme. L’humain de sexe masculin était grand et maigre, des cheveux blancs lui tombaient sur les épaules. Il était vêtu d’un jeans avec plusieurs trous et d’un t-shirt bleu pâle. Il s’adressa au groupe de jeunes.

- Salut les amis, je suis Rigobert Latrimouille et ma copine s’appelle Sylvie Rochette. Je campe ici depuis environ deux semaines, ça nous fait grand plaisir de vous accueillir parmi nous. À mon avis, plus il y aura de monde dans notre campement et mieux ça sera. Nous devons déranger et ainsi il se passera peut-être quelque chose. J’aimerais en savoir un peu plus à votre sujet, mais avant Sylvie va nous dire quelques mots.

Sylvie Rochette n’était pas encore vieille, elle avait 35 ans. Elle était de grandeur moyenne avec des cheveux blonds courts, Elle était vêtue d’une robe de couleur orange. Elle dit :

- Je suis contente de faire votre connaissance. Vous êtes jeunes, nous aurons besoin de votre énergie pour notre combat. Ça fait trois semaines, que j’ai planté ma tente dans le parc. Jusqu’à date, ça a été plutôt tranquille, mais nous craignons toujours l’intervention de la police. Maintenant, chacun de vous peut se présenter.

L’étudiant de 22 ans qui cette journée-là était habillé d’un pantalon brun et d’une chemise bleue parla en premier, sans même attendre une seconde.

- Je suis très heureux de pouvoir m’entretenir avec vous. Je m’appelle Euclide Lebolide et je suis étudiant en sciences politiques à l’université. Moi et mes amis, nous avons décidé de venir vous appuyez dans votre lutte contre la maudite machine. Il faut à tou prix, que les choses changent, vous devez avoir un endroit convenable pour vivre. Les deux campeurs esquissèrent un sourire, il poursuivit. En gros, c’est à peu près ça pour moi, je passe la parole à quelqu’un d’autre.

La grande étudiante de 20 ans prit immédiatement la parole :

- Salut, je suis Mélodie Delavenir et je suis étudiante en philosophie à l’université. Je trouve scandaleux, que nos dirigeants politiques ne se préoccupent pas réellement des gens qui vivent dans les rues ou dans les parcs, ainsi que des démunis en général. Vous pouvez compter sur nous, nous allons vous aider, nous allons réfléchir, afin de trouver des moyens concrets pour organiser une lutte, le gouvernement devra céder. Stéphane vas-y, c’est à ton tour.

- Mon nom est Stéphane Lemalin et je suis étudiant en sociologie. Il me fait un grand plaisir de vous connaître. Dans notre société, il y beaucoup de richesse, mais sa répartition est très mal effectuée. Il y a des gens immensément riches et d’autres qui sont incapables de se nourrir et de se loger convenablement. L’État a le devoir de veiller sur toute sa population. Nous devons conscientiser les gens, nous allons organiser des manifestations, les bourgeois devront payer ! Michèle, va maintenant se présenter.

La jolie jeune femme, aux longs cheveux noirs, dit :

- Je suis Michèle Durocher et je suis âgée de 21 ans. Présentement, je suis étudiante en journalisme et je suis également détentrice d’un baccalauréat en sciences politiques. Votre cause est dorénavant la nôtre et sera bientôt plus connue dans la population, car j’ai contacté les médias. La télévision locale est sensée venir aujourd’hui. Parlez-nous un peu de vous.

Rigobert Latrimouille, un homme de 67 ans, vêtu d’une paire de pantalons avec plusieurs trous et d’un gilet à manches courtes bleu pâle parla :

- Je vis dans la rue depuis plusieurs années, je suis alcoolique. Il tenait dans sa main droite une grosse bouteille de whisky Jack Daniel’s. J’étais fonctionnaire au ministère des Finances depuis plusieurs années, puis à un moment donné, il y a eu d’importantes coupures budgétaires et j’ai perdu mon emploi. J’ai alors commencé à boire et peu à peu ma vie s’est déglinguée. J’ai perdu mon logement, je me suis mis à errer dans les rues de la ville et aujourd’hui je vis dans ce parc. C’est un peu l’histoire de ma vie. Il se tourna vers son amie et continua. Sylvie, parle-nous un peu de toi.

- Moi, ça fait six mois, que je suis sans appartement. J’ai quitté mon conjoint, un homme très influent, qui me battait, puis tout a déboulé. J’ai perdu mon emploi de secrétaire dans une clinique dentaire et je me suis mise à boire. Elle avait une bouteille de gin De Kuyper dans la main gauche. Après quelques mois, je n’étais plus capable de payer mon logement et c’est ainsi que je me suis ramassée sur la voie publique. Bon ça va être tout pour l’instant, ça nous a fait un grand plaisir de discuter un peu avec vous, son compagnon fit un sourire, nous nous reverrons prochainement.

Ils s’éloignèrent tranquillement. Tout à coup, des sirènes se firent entendre, puis plusieurs voitures de police et un panier à salade firent leur apparition dans le décor. Ils stationnèrent leurs véhicules, puis en débarquèrent. Un groupe de cinq policiers se dirigea vers les jeunes étudiants et plusieurs autres vers les sans-logis. Ils ordonnèrent aux campeurs de désinstaller leurs tentes et d’évacuer les lieux le plus rapidement possible. Les sans-abris n’eurent d’autre choix que d’obtempérer. La scène fut filmée par la télévision locale. Au même moment, un peu plus loin sur le terrain du parc, il y avait aussi de l’action. Le gros et grand lieutenant Robert Martineau était en grande forme ce matin-là, il était plein d’énergie. Il n’était pas seul, il y avait avec lui les lieutenantes Mireille Facal et Claudette Charron, le lieutenant John Parizeau, ainsi que leur patron le capitaine Mathieu Côté. Aussitôt parvenu près des étudiants, l’homme de 42 ans, aux cheveux noirs courts dit :

- Tout d’abord, j’ordonne à tous les journalistes présents de quitter la place immédiatement.

Tous les membres des médias se soumirent à la volonté du policier sans se traîner les pieds. Puis le valeureux lieutenant reprit la parole en s’adressant aux jeunes révoltés.

- Salut les petits amis, je suis le lieutenant Robert Martineau de la Police Politique Séparatiste (PPS). Premièrement, à partir de maintenant, vous êtes en état d’arrestation. Nous avons écouté attentivement vos petites réunions secrètes dans la cabane du petit bois. Il y avait plusieurs micros dans votre lieu de rencontre. Aucun doute possible, vous êtes des communistes et en plus vous êtes des fédéralistes. Éventuellement, vous serez jugés devant un tribunal sous de fausses accusations, on dira que vous êtes des voleurs, des fausses preuves seront également au rendez-vous. En attendant, vous irez faire un petit tour derrière les barreaux, ça va vous permettre de réfléchir un peu. Mais avant, mon patron le capitaine Mathieu Côté va vous dire quelques mots.

L’homme petit et gros, à la boîte crânienne sans un seul poil, mais ayant une grosse moustache brune parla en ces termes :

- Dans la vie, il est fortement recommandé de suivre les règles de la société dans laquelle on vit. Dans notre province, la règle la plus importante, lorsque vous êtes des étudiants universitaires, c’est de militer pour le Parti indépendantiste. Vous devez également défendre des idées d’extrême droite et non faire la promotion du communisme, comme vous le faites fréquemment. En tôle, vous aurez du temps pour penser à tout ça. Tout de suite, nous allons procéder.

Le capitaine Côté leva le petit doigt de sa main droite vers le ciel. Les lieutenantes Claudette Charron et Mireille Facal passèrent aussitôt les menottes aux étudiants, tandis que John Parizeau regarda l’action avec un grand sourire. Les jeunes montèrent dans le fourgon cellulaire qui se dirigea ensuite vers la prison. Puis Mathieu Côté parla à Robert Martineau.

- Demain matin, tu dois te présenter au poste de police à huit heures, nous aurons un travail très important à effectuer.

- Je serai là sans faute patron.

Puis ils se quittèrent. En retournant à leurs domiciles, ils étaient fiers d’eux-mêmes. Ils avaient accompli une bonne journée de travail. Dès le jour suivant, même si c’était un samedi, ils allaient, à nouveau, mettre la main à la pâte.

Le lendemain matin à huit heures, les deux hommes étaient dans la salle principale du poste de police municipale. Le capitaine Côté parlait à son subalterne.

- Robert, ce matin nous devons aller visiter notre ami Steve Morrison et si nécessaire nous l’enverrons faire un petit séjour derrière les barreaux. Il ne demeure pas très loin d’ici, en une quinzaine de minutes nous serons chez-lui.

- C’est très bien boss, je vous suis.

Les deux policiers sortirent du bâtiment et marchèrent jusqu’au stationnement. Ils s’engouffrèrent dans une voiture de police banalisé de couleur verte. Ils firent route jusqu’au lieu de résidence du doctorant en sciences politiques. Ils parquèrent leur véhicule, puis en débarquèrent. Ils se rendirent d’un pas plutôt lent jusqu’à la porte du logement de Steve Morrison. Robert Martineau frappa à plusieurs reprises, à l’aide de son poing droit. Personne ne vint, ils n’entendaient rien. Ils se regardèrent et sourirent. Le gros lieutenant, aux cheveux noirs courts, défonça la porte avec un bon coup d’épaule. En moins de deux, ils étaient à l’intérieur. Rapidement, ils firent le tour de l’appartement, il n’y avait personne. Cependant, sur la table de la cuisine, le capitaine Côté trouva une feuille de papier sur laquelle Steve avait écrit, qu’il était allé se suicider en se jetant du pont qui passait au-dessus de la rivière.

Il était content, car il avait obtenu une place à côté d’un hublot. Il n’avait pas le choix, il devait partir, il était contraint à l’exil. Mais un jour, il reviendrait peut-être dans sa terre natale. À l’étranger, il allait enfin pouvoir vivre en paix.

Yves Massé